

MANUEL GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DES INSTITUTEURS ET DES INSTITUTRICES

On s'abonne à Paris, chez **MM. Hachette et Cie**,
libraires-éditeurs, **boulevard Saint-Germain, 79**;
dans les départements, chez tous les libraires ou dans
les bureaux de poste.

Prix de l'abonnement

FRANCE. 6 fr »
UNION POSTALE 7 fr. 75

Prix du numéro. 10 centimes.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} de chaque mois. — On ne s'abonne que pour un an.

Partie générale.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT : De la petite patrie à la grande (AUGUSTE DUPOUY). — Stagiaires et C. A. P. (J. VALLÉE). — A l'Étranger (E. LE TEMPLIER). — Opinions de nos lecteurs (JEAN CÉTORY). — Correspondance pédagogique internationale (G. M.). — Revue de la Presse (F.). — Revue des Bulletins départementaux de l'instruction primaire. — Nécrologie : M^{me} Marguerite Mouchet.

CORRESPONDANCE : Questions scolaires (F. MUTELET).

VARIÉTÉS : Terres inconnues (J. FÈVRE). — Les Petits Sourds-Muets (H.-D.).

LECTURES DE VACANCES : La Vie des Abeilles (MAURICE MAETERLINCK). — Un peu de tout et de partout.

ACTES OFFICIELS CONCERNANT L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. — Personnel. — Nominations. — Annonces.

A NOS LECTEURS. — Pendant la période des vacances, nous supprimons, comme de coutume, la Partie Scolaire du journal, qui ne peut alors avoir aucune utilité pour les maîtres. Dès la première semaine d'octobre, le journal reparaitra au complet avec sa partie générale, sa partie scolaire et ses deux suppléments, consacrés, l'un aux examens et concours de l'enseignement primaire, l'autre à des lectures sur les différentes matières du programme.

Le service de la correction des copies, suspendu aussi pendant les mois d'août et de septembre, sera repris à la rentrée des classes.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

DE LA PETITE PATRIE A LA GRANDE

A propos d'un bon livre.

Il s'est publié, cette année, à Nevers, une *Petite Histoire du Nivernais* qui est un livre de grand bon sens et de grande modestie : trop modeste peut-être — et c'est le seul reproche que je lui ferai — trop timide, il semble, à l'égard d'une matière que l'auteur a recueillie et classée avec une sûreté de méthode évidemment puisée à la bonne source¹, mais qu'il aurait pu sans excès conduire et dominer avec plus de hardiesse, pour le profit même des écoles auxquelles il la destine. Heureux écoliers de la Nièvre ! Voici donc que leur passé leur est offert ailleurs que dans des guides douteux, des bulletins archéologiques et de pauvres biographies de grands hommes, mais avec son unité organique et selon la courbe même de son évolution, dans une histoire qui est bien cette fois une histoire, c'est-à-dire de la vie.

Le fait, pour sa rareté, et quoiqu'il eût, annonce la préface, un précédent¹, méritait qu'on le signalât. Le récit des traditions et des événements locaux est trop souvent, en France, abandonné aux premiers venus. Il m'est tombé sous les yeux, l'an dernier, certain *Ecolier Périgourdin* auquel depuis il serait né des frères. L'ouvrage contenait — excellente idée — quelques pages d'histoire régionale ; mais cela ne sortait guère de l'anecdote édifiante. Dans ces manuels bien intentionnés, les hommes illustres ne sont plus que des professeurs assez ennuyeux de morale anodine et de rhétorique vertueuse. Je me demande parfois s'il n'y a point péril à ces pieuses exhibitions, si tout cet optimisme un peu fade ne va pas à l'encontre du but qu'on se propose, et si l'écolier de douze à quinze ans, déjà capable de douter comme de croire, ne trouvera pas dans la réalité de la vie autrefois vécue sur sa terre une nourriture plus substantielle, et, à tout prendre, plus saine. C'est ce que pensait sans doute l'auteur du présent volume, puisque délibérément il en a écarté toute tirade morali-

1. L'auteur est M. Elieco Colin, ancien élève de la Sorbonne et professeur. agrégé d'histoire au lycée de Nevers.

1. Histoire de l'Agenais, par M. Rayeur, professeur au lycée d'Agen. Elle a été composée, comme celle du Nivernais, à la demande de M. Dessez, inspecteur d'Académie.

satrice, se bornant à donner des faits l'exposé le plus net, le plus simple et le plus complet à la fois qu'il lui fût possible.

Il est à souhaiter que ce bon exemple soit suivi, et que chacune de nos anciennes provinces, chacun de nos départements si l'on préfère, ait désormais sa petite histoire, ainsi conçue, sans parti-pris d'aucune sorte, précise et facile, modeste et cependant rigoureuse, au grand avantage de l'enseignement scolaire. J'entends l'objection : elle n'est pas nouvelle. Ne va-t-on pas substituer ces histoires particulières à l'histoire, autrement importante, de la France, l'amour de la petite patrie à celui de la grande, le goût d'un séparatisme imprudent à celui d'une centralisation qui a fait ses preuves ? Qu'on se rassure : étudier une province de France, c'est encore étudier la France dans cette province, si ce n'est y étudier même l'humanité, l'humanité dans son incessant progrès vers le bien-être et la justice sociale, évoluant sur le même coin de terre depuis les temps de la caverne primitive jusqu'à nos jours. Ce n'est point le fait — singulier, je le veux, mais purement accidentel, — d'avoir jusqu'à la Révolution conservé ses ducs et de n'avoir jamais été réunie à la couronne qui peut suffire à isoler de la patrie commune une province comme le Nivernais, d'ailleurs privée de limites naturelles, géographiquement impuissante à constituer un tout, et intimement mêlée sa longue vie durant aux vicissitudes de la vie française. Sur ce point les intentions de l'auteur sont très nettes : « Notre but, écrit-il, est le suivant : établir les relations entre l'histoire générale et l'histoire locale, intéresser davantage à celle-là par les principaux traits de celle-ci. » Et s'il en est ainsi, l'inspecteur d'académie de la Nièvre, M. Charles Dessez, a donc bien le droit de conclure dans sa lettre-préface à l'auteur : « Plus nos élèves connaîtront et chériront leur pays, plus ils seront Nivernais, et plus, par cela même, ils seront Français. »

Cette France dont les élèves de Provence ou de Gascogne racontaient l'histoire « comme on la raconte au Nord et à l'Est », — une histoire qui pour être celle de tout le monde, finit par n'être plus celle de personne — nos écoliers s'en feront une image plus prochaine, plus définie et plus colorée. Ils cesseront d'en situer les secousses les plus essentielles et les actes les plus vixaux dans une sorte de brume aérienne et inconsistante. Ils en saisiront l'expression concrète dans les traditions de leur pays et les monuments qu'ils avaient jusque-là regardés sans les voir. Leur passé s'éclaircira pour éclairer le passé commun. Dépouillée de ses formules abstraites, la féodalité surgira à leurs yeux sous la forme du vieux château de Rosemont, d'aspect sombre et de mine hostile. Et ce palais ducal de Nevers leur fera revivre la noblesse plus sociable, plus élégante, plus artistique de notre Renaissance. N'est-ce point là comme une leçon de choses incessante et féconde, et quel est donc le bon Français qui pourrait songer à s'en plaindre ?

Si par la petite patrie l'écolier apprend à mieux connaître la grande, il apprendra à la mieux aimer. Elle lui deviendra plus chère en lui devant plus vivante. Seul ce qui vit émeut. Une connaissance tout abstraite ne va pas jusqu'au cœur. Les notions d'histoire nationale une fois commentées, vivifiées par les souvenirs locaux, deviendront pour l'enfant une vérité troublante

et féconde. Qu'on veuille bien songer à l'espèce de commotion éprouvée au contact de Paris par le jeune provincial studieux qui pour la première fois y débarque. Comme les voix du passé lui parlent haut, bien plus puissantes que le tumulte des boulevards ! Le Louvre, le Châtelet, Notre-Dame — le nom d'une vieille rue célèbre, un portail d'hôtel dans l'île Saint-Louis, — autant de réalités prestigieuses qui s'imposent à ses regards et lui pénètrent le cœur, ce cœur d'où viennent les grandes pensées. C'est que pour lui l'histoire de la France se résume en Paris. Ces contemplations passionnées où s'éveille le sens de la vie d'autrefois et de ses mystérieuses survivances, il est bon qu'il puisse les connaître dès le pays, en face du manoir fortifié ou de l'église gothique auxquels travaillèrent peut-être des ancêtres lointains. Ainsi l'histoire d'un peuple devient en quelque sorte celle de l'individu. Il s'exalte à saisir les fils obscurs qui unissent le tissu de sa propre personne à celui de la collectivité ; si bien que la conscience nationale s'affermirait en se faisant personnelle, et que chaque personnalité se prolonge dans la nation. On peut enseigner à l'enfant que la France fut autrefois la Gaule, qu'elle fut envahie, conquise, partagée ; féodale, monarchique, républicaine : ces vérités, dont on néglige de lui signaler les points de contact avec sa toute fraîche expérience, risquent fort de le laisser froid. Il ne songera probablement pas de lui-même à leur donner son pays comme théâtre. Mais qu'en ce pays où il est né et qu'il croit connaître, dans ce décor familier de montagnes ou de plaines, de rivières et de bois s'évoquent les grandes dates historiques, les générations et les dynasties, qu'il le voie tour à tour foulé par des Eduens, des Romains, des Burgondes, gouverné par des évêques et des comtes, par des Elèves, des Gonzagues et des Mazarins, qu'il déchiffre sur un pignon du palais ducal la légende rhénane du Chevalier au Cygne, qu'il découvre jusque dans les coloriations des faïences nivernaises la trace des idées et des passions révolutionnaires, alors, à moins vraiment qu'il soit né bien morne, il sentira frémir au tréfonds de soi les siècles qui s'y trouvaient comme déposés dès sa naissance, il se rendra compte que l'histoire de France est sa propre histoire, qu'il n'est point seul et ne saurait l'être, le voudrait-il, que la patrie est autre chose qu'un mot, autre chose qu'une idée, autre chose qu'une unité arbitraire, qu'elle fait partie intégrante de sa personne même, de sa chair et de sa pensée. Et si d'aventure il se mêle à cela quelque vanité de terroir, un regain de provincialisme, ne nous en plaignons pas trop. La centralisation peut y perdre, la nation ne fera qu'y gagner. On a trop dit qu'il faut une tête à un corps. On oublie que dans un pays comme le nôtre, il y a en réalité plusieurs corps, qu'un Picard n'est pas un Breton, ni un Lorrain, ni un Provençal. Quel mal y a-t-il que chacun de ces corps garde sa tête, pourvu que toutes ces têtes s'accordent, et que, par la liberté de l'entente et la force des traditions, l'essentiel soit toujours réservé ?

AUGUSTE DUPOUY.

STAGIAIRES ET C. A. P.

L'importance pratique que prend en ce moment, pour les stagiaires, la question du C. A. P., nous fait penser à mettre sous les yeux des intéressés quelques pages qui n'ont pas été écrites pour la circonstance et qui n'en sont que plus instructives. Nous les empruntons au *Moniteur Scolaire de la Haute-Saône*. La signature de l'auteur suffira à les recommander :

Jeunes stagiaires, mes amis, je crois vous être utile en vous donnant ici quelques conseils que me dictent mon expérience déjà vieille et l'affectueux intérêt que vous m'inspirez.....

Quand vous avez votre brevet élémentaire et même votre brevet supérieur, bien que vous soyez pleins de votre courte science, jeunes débutants, il vous manque ce qui fait le vrai instituteur : la connaissance du métier. C'est cette connaissance qu'affirme la possession du C. A. P. Comment voulez-vous l'acquérir autrement que par un sérieux apprentissage du métier lui-même, apprentissage qui sera d'autant plus rapide que vous serez plus instruits, que vous aurez l'esprit plus ouvert et plus cultivé, que vous aurez mieux profité à l'école normale de l'étude théorique de la pédagogie ? Nous admettons qu'elle n'a plus de secrets pour vous. Il faut maintenant qu'elle se vivifie en vous au contact des faits. C'est la pratique quotidienne et réfléchie, c'est-à-dire raisonnée, de l'enseignement et de l'éducation, qui opérera en vous la transformation des formules creuses le plus souvent, qu'elle représente pour vous, en vérités vivantes et fécondes, qui se révéleront dans vos compositions à l'examen du C. A. P.....

Donc, étudiez votre métier en le faisant. Comment cela ? Supposons que vous prépariez une leçon de grammaire. Vous vous rappelez qu'on vous a recommandé de rendre votre enseignement concret. Peut-être ce conseil entendu dans les leçons, lu dans les livres, n'a-t-il pas pour votre esprit toute la netteté désirable. Vous arrêtez un certain nombre d'exemples concernant la règle sur laquelle portera la leçon. Devant vos élèves, cédant à la pente naturelle de l'esprit quand nous causons avec quelqu'un, il vous arrivera probablement d'énoncer d'abord la règle et de la justifier ensuite à l'aide des exemples ; et, je prends les choses au pis, vous croirez peut-être avoir appliqué le sage conseil pédagogique dont il vient d'être question.....

... Bientôt vous apercevez votre erreur. Vous commencez alors vos leçons en mettant sous les yeux des enfants les exemples qui doivent les conduire à la connaissance de la règle. Mais, toujours poussé par l'impatience juvénile, vous n'arrêtez pas suffisamment l'attention des élèves, par des moyens convenables, sur ce qui constitue dans chaque exemple son caractère commun avec les autres, et vous vous hâtez de généraliser, formulant vous-même la règle à induire. Vos élèves vous répètent irréprochablement la règle après vous l'avoir entendu exprimer, et vous êtes, cette fois encore, très satisfait de votre habileté. Vous ne tardez pas à reconnaître que vous n'êtes guère plus avancé que la première fois, quand, à la leçon suivante, vous redemandez la règle à vos élèves et que vous voulez la leur faire appliquer.....

La vie manque à votre méthode, et la vie, ici,

c'est l'esprit du maître qui anime les éléments inertes de la leçon, les fait vivre dans l'intelligence des élèves, c'est cela qu'il faut que vous appreniez à y mettre. Les livres peuvent vous être de quelque utilité pour cela. Toutefois, malgré de très heureuses tentatives, ils sont si morts eux-mêmes que c'est surtout en voyant faire une bonne leçon par un maître habile que vous vous éclairerez le mieux.....

... Ainsi vous acquerez l'art d'enseigner....

S'il s'agit d'éducation morale, votre surprise ne sera pas moindre. Malgré tout ce que vous aurez appris avant que vous ayez mis la main à la pâte, au début vous recourrez — c'est presque fatal — exclusivement aux moyens disciplinaires dérivant de la contrainte ou de la violence plus ou moins dissimulée, pour maintenir vos petits élèves dans la règle. Vous obtiendrez ainsi du silence, peut-être même du travail. En vous voyant toujours prêt à sévir, vos élèves se contenteront devant vous. Il vous étudieront cependant, et mieux que leurs leçons, afin de saisir votre côté faible et de profiter du moment où votre surveillance en défaut leur permettra de causer un désordre sans encourir la répression. Est-ce ainsi que vous les améliorerez ? Vous n'attendrez pas longtemps pour vous convaincre que vous faites fausse route, si vous prenez la peine d'y penser, la journée finie.....

... Si vous voulez devenir un véritable instituteur, vous n'aurez point de cesse que vous ne vous soyez rendu compte des causes de votre insuccès. Comment ? Par les mêmes moyens que je vous ai indiqués précédemment au sujet de la manière d'enseigner, et que féconderont une observation minutieuse des caractères de vos élèves et la réflexion aux heures de recueils.

La cause du mal connue, le remède est presque trouvé... Je ne saurais vous indiquer par quel biais vous ayez chance d'aboutir. Ce qui convient avec l'un, ne s'adapte pas toujours au caractère de l'autre. Dans cette lutte avec un enfant, il peut même arriver, tant que la conquête n'est pas définitive, que ce qui a réussi une première fois demeure avec lui une autre fois inefficace. Car les enfants ne se ressemblent pas entre eux, et le même enfant ne se ressemble pas toujours à lui-même.

Vous êtes donc à tout instant en présence de problèmes délicats, dont il vous faut chercher la solution, et dont les données vous sont fournies soit par l'état moral de votre classe, soit par celui de l'enfant qui constitue exception. Les études psychologiques et pédagogiques auxquelles vous avez dû vous livrer avant votre nomination, vous fourniront des solutions, mais d'un caractère général, qu'il vous faudra approprier à chaque cas particulier. Vous vous tromperez sans doute plus d'une fois. Mais petit à petit, l'expérience vous viendra, et elle rendra votre tact plus sûr.....

... Il vous restera néanmoins encore quelque chose à faire, pour que s'ouvre à vous toute grande la porte qui donne définitivement accès à la carrière d'instituteur public ; vous aurez à conquérir le C. A. P.

Or, le premier obstacle à franchir à l'examen, et non le moindre, c'est l'épreuve écrite. Les nombreux échecs qu'elle cause chaque année vous en disent assez l'importance et la difficulté.

Que suppose-t-elle? L'habitude d'écrire correctement, tout au moins, et encore, ce qui ne nuit pas, avec élégance, ainsi que des idées raisonnées, partant bien acquises, en matière pédagogique.

Ce n'est pas trop présumer de vous que d'admettre que vous remplissiez la première condition. Autrement, que signifieraient vos titres de capacité? Vous vous mettez en état de remplir la seconde condition en tenant compte des observations qui précèdent. Toutefois, si vous ne vous livrez pas à un travail spécial de discussion et d'entraînement, vous risquerez encore d'affronter l'examen avec peu de chances.

L'art de s'exprimer avec aisance et correction s'acquiert et s'entretient par l'exercice. Il faut donc que vous le cultiviez, et dans le domaine particulier de l'examen. Irez-vous demander des sujets à traiter à des préparateurs spéciaux, aux journaux, aux livres? Ce ne serait déjà pas si mauvais. Mais vous avez mieux à votre disposition. Toutes les difficultés qui surgissent dans la conduite d'une classe, ne sont-elles pas autant de questions de l'ordre de celles qui vous sont proposées à l'examen? Pourquoi, au lieu d'y arrêter seulement, en courant, votre pensée, ne les examineriez-vous pas la plume à la main?.....

... Les livres de pédagogie lus avec esprit critique préciseront vos idées, et les idées que vous y puiserez, rapprochées des réalités, prendront corps en votre esprit. Vos connaissances se consolideront, et à l'examen, on s'apercevra que c'est sur les faits eux-mêmes qu'elles reposeront. Votre langage y gagnera en fermeté et en abondance.....

... Vous vous demandez qui jugera les devoirs que vous vous donnerez à traiter. Si vous étiez seul, je vous dirais : « Vous serez vous-même votre propre juge. L'application dans votre classe des solutions que vous aurez trouvées la plume à la main, vous en apprendra la justesse ou la fausseté ».....

... Mais ne collaborez-vous pas avec un directeur ayant fourni ses preuves? Pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à lui? Il sera heureux de vous rendre ce petit service, pour vous d'une grande importance. Mettez donc toute vanité de côté, et consultez votre directeur, dont l'intelligence et l'habileté pratique abrègeront vos tâtonnements. Il y a plus : des contacts intimes qui en résulteront naîtront entre vous et lui l'estime réciproque et la communion d'idées dont profitera l'école tout entière, mais surtout votre classe, et qui se traduiront pour vous par des relations plus confiantes et plus cordiales avec votre supérieur immédiat, par plus de considération au dehors et dans l'administration. Ne pensez-vous pas que cela ait quelque poids aussi à l'examen du C.A.P....?

Consacrez enfin chaque jour un temps déterminé à la lecture des œuvres classiques, dont la justesse, la vérité et la beauté ont reçu la consécration du jugement public. Si vous les lisez avec un esprit critique elles vous habitueront à penser, elles vous apprendront à voir clair en vous-même, à pénétrer l'âme des autres, à scruter par suite l'âme enfantine, en même temps qu'elles épureront votre goût, en vous familiarisant avec la belle et bonne langue française. Plus d'une fois peut-être elles vous fourniront, si vous le voulez bien, de petits sujets de disser-

tation pratiques d'une saveur toute particulière, dont votre esprit pédagogique profitera.....

J. VALLÉE,

Directeur de l'école normale de Vesoul.

A L'ETRANGER

L'art d'enseigner est un des beaux-arts.

Quelques idées extraites d'une étude de M. E. Brown, professeur à l'Université de Californie.

(Educational Review).

Il faut suivre la nature. Voilà un précepte souvent rappelé aux éducateurs, souvent aussi rappelé aux artistes.

Mais l'art ne se borne pas à copier la nature. Il l'interprète. L'éducation aussi se fonde sur la nature, y adapte ses méthodes, et prétend l'améliorer.

On répète à l'éducateur qu'il doit connaître les élèves qu'il est chargé d'élever. On peut ajouter, pour le maître comme pour l'artiste, qu'il ne lui suffit pas de connaître à la manière d'un savant, de savoir et de voir tout ce qui est. Aux yeux de l'homme descende, il est également important de connaître le bon et le mauvais. Pour l'éducateur artiste, ce qui importe surtout, c'est qu'il soit capable de voir ce qui est bon, c'est-à-dire la beauté morale; comme pour l'artiste proprement dit, il est de capitale importance qu'il voie le beau.

Il est des maîtres habiles à découvrir le pire côté du naturel des enfants. De tels maîtres ne sont pas de véritables artistes. Mais il est aussi des maîtres qui savent découvrir le meilleur de l'âme de chaque enfant, celles que soient d'ailleurs la profondeur et l'étendue des défauts.

Comparés avec les premiers, sévères critiques de l'enfance, ceux-ci semblent être des dupes. Pourtant, ce sont les véritables éducateurs artistes. Comme les vrais artistes, ils sont affectés d'une sorte d'aveuglement qui est une grâce d'état; ils ne voient point ou ne veulent pas voir les vulgarités, les laideurs, les déficiences, accidents passagers. Ils savent, dans le domaine de la réalité, découvrir la poésie et la beauté éternelles.

Le maître qui est un artiste, celui qui voit le mieux, est donc celui qui sait découvrir quelque capacité chez le plus mal doué et quelque vertu chez le plus vicieux. Il peut révéler à ses élèves des aptitudes et des aspirations qu'ils ne se connaissent pas et même ne se soupçonnent pas. Ce n'est pas assez qu'il les croie propres à quelque chose. Il doit avoir l'esprit de trouver à quoi ils sont aptes.

...L'Art d'enseigner, comme tous les beaux-arts, n'a point à suivre les variations de la mode. Dans la recherche de ses procédés, le maître ne doit pas se demander : « Est-ce nouveau? — Qu'y a-t-il de neuf? — Quel est le dernier cri? » mais plutôt : « Qu'est-ce qui est le plus rationnel? le plus noble? » Ce qui est beau est toujours beau; ce qui est vrai est toujours vrai, neuf ou vieux, à la mode ou démodé. Les mêmes qualités qui font de Socrate un grand éducateur trouvent leur place dans la tâche des grands éducateurs de tous les temps. L'éducateur artiste cherche à voir son œuvre sous son aspect éternel.

L'art vrai est indifférent au temps. L'artiste travaille pour l'avenir lointain parce qu'il travaille pour ce qui demeure, pour ce qui vainc le temps. Et, comme il travaille pour l'avenir, il paie tribut au passé et ne rejette rien parce que cela a déjà existé. Il ne rejette que ce qui est purement de la routine, que ce qui n'est pas rationnel, que ce qui n'est pas conforme à la nature.

...L'artiste travaille avec patience et dépense ses jours comme si le nombre en était illimité. De même, l'éducateur artiste. Il y a des maîtres qui ne peuvent pas attendre, qui veulent obtenir des succès immédiats et frappants, sans quoi leur courage s'éteint. Ceux-là ne sont pas des artistes.

L'éducateur artiste travaille lentement pour obtenir des résultats durables.

...Cependant, il n'a pas de temps à perdre. Le simple gaspillage n'est jamais artistique. Tous les arts sont soumis à ce principe qui leur impose une sorte d'économie dans l'emploi de leurs matériaux. Notre goût se révolte quand un architecte emploie des colonnes massives pour supporter une charge légère, comme lorsqu'il place une lourde charge sur un support trop mince. L'économie de temps et d'effort est un principe important dans l'art d'enseigner. Un bon maître peut élever un enfant dans le temps qu'un pauvre maître gaspille inutilement.

Celui qui fait faire des dictées d'une page ou d'une page et demie pour faire apprendre l'orthographe d'un mot ou deux n'est pas un artiste.

Celui qui fait écrire à ses élèves des dictées où ils peuvent sans profit, ou plutôt à leur détriment, faire quinze ou vingt fautes, n'est pas un artiste.

Celui qui donne à apprendre des dates ou des faits historiques et géographiques sans signification n'est pas un artiste.

Celui qui... Mais, où s'arrêterait-on ?

... Dans l'art d'enseigner comme dans les autres arts, l'important n'est pas d'aller vite. Il est des études qu'il faut approfondir. Le sens de la proportion est nécessaire à l'éducateur comme à l'artiste.

...Il est trop fréquent dans les écoles de voir gaspiller le temps en bagatelles, et attacher une grande importance à ce qui n'en vaut pas la peine.

... Dans l'art d'enseigner comme dans les autres arts, l'important n'est pas d'atteindre la perfection. Ce n'est pas toujours, par exemple, ce qui est fini qui nous satisfait le plus complètement. Parmi les plus belles œuvres, il en est qui émeuvent profondément parce qu'elles ouvrent des horizons sur l'infini. Quelquefois donc, nous essaierons de conduire notre œuvre à son achèvement. Quelquefois, nous la laisserons imparfaite avec intention...

La forme à demi voilée d'une grande pensée est quelquefois plus attrayante pour les jeunes gens que pour les hommes mûrs. Elle peut les inviter à réfléchir et élever leur imagination; elle peut leur donner de hautes et nobles ambitions.

L'éducation comme les autres arts doit être suggestive.

... En insistant sur le côté pratique de l'œuvre de l'éducateur, nous avons toujours considéré le maître non comme un artisan, mais comme un artiste. Il est difficile de se figurer comment un maître qui réussit dans l'exercice de sa profession pourrait rester un simple artisan. Il doit, en devenant habile, trouver que son travail est d'un

intérêt si absorbant, que son travail est si chaud d'espérance et de sympathie, si plein de la comédie et de la tragédie humaines, qu'il est conduit souvent d'une manière insensible à y mettre toute son âme et à en faire l'unique but de sa vie. Et, quand il en est là, il n'est pas éloigné d'être un artiste dans toute la force du terme.

... Cette étude n'a pas la prétention de combattre la théorie qui consiste à considérer l'éducation comme une science.

La science de l'éducation même complète resterait, il est vrai, stérile si ses données n'étaient pas utilisées par l'art vivant du maître. Mais la science est nécessaire à l'art de l'éducateur. Il a besoin de la science pour corriger ses erreurs, pour le guider partout où l'intuition n'est pas un guide sûr, pour lui montrer les limites de son art, pour soumettre son œuvre à une critique impartiale. Il lui faut aussi la perspicacité, l'enthousiasme, l'habileté de l'artiste.

Traduit et résumé par E. LE TEMPLIER.

OPINIONS DE NOS LECTEURS

La direction des écoles primaires élémentaires.

Dans son numéro du 20 octobre, le *Manuel général* cite un de ses confrères, qui demande si « la direction des écoles primaires élémentaires doit être donnée au concours. » Et il ajoute : La question nous paraît mériter d'être posée.

Si la question mérite d'être posée, elle vaut donc d'être sérieusement étudiée, discutée, résolue. Pourquoi le *Manuel général*, qui a tant et si bien servi la cause de l'école et de ses maîtres, ne mettrait-il pas cette question à l'étude ? Pourquoi n'en ferait-il pas l'objet d'une enquête ?

Quoi qu'il en soit, je voudrais bien dire mon mot sur ce sujet. J'aimerais assez commencer par une histoire. C'est usé ? D'accord. Mais le procédé a du bon et je m'y tiens. Voici mon conte.

Il était une fois trois jeunes normaliens. L'un s'appelait Jean, l'autre Paul et le troisième Pierre. C'étaient, au dire de leurs maîtres, d'excellents sujets. Un peu naïfs toutefois : les mots de devoir, zèle, dévouement, succès couronnant l'effort, mérite toujours récompensé et autres de semblable farine, leur paraissaient s'appliquer à des réalités concrètes. Ils sortirent parmi les premiers de leur promotion. Ils débutèrent, au petit bonheur dans des postes plutôt maigres. Ils n'y firent pas trop mal. Leurs inspecteurs les distinguèrent et s'employèrent en leur faveur.

A 25 ans, Jean fut mis à la tête d'une école, — à une classe — dans un village gentillet. Il eut le secrétariat de la mairie, une petite subvention. Il trouva même à prendre femme dans une bonne famille du cru. Paul, au même temps, devint adjoint dans un gros bourg qui traitait bien ses instituteurs. Il s'y maria. Enfin, à la même époque, Pierre obtint d'être envoyé dans une école importante du chef-lieu, et là, — le veinard ! — il épousa une institutrice. Voilà nos gens satisfaits. Ils songeaient bien, vaguement, aux avancements futurs ; mais ils s'estimaient encore trop jeunes, et d'ailleurs ils voulaient, par des études complémentaires, par un perfectionnement continu, préparer les voies en s'acquérant une petite réputation auprès de leurs chefs.

La trentaine vint, elle passa même et l'ambition s'éveilla : « Nous sommes, après tout, du bois dont on fait les directeurs. » Et sur beau papier ministre, de leur plus belle main, en style des dimanches, ils couchèrent leurs demandes de direction, de toute petite direction. Ils ne s'en tinrent pas là. Ils allèrent voir

M. l'Inspecteur d'académie. Quelle aimable réception !... Jean s'en revint tout guilleret, Paul, enchanté, Pierre, ravi. « Mais certainement : il faut vous faire débiter dans la direction, avait dit le chef. Je songerai à vous dès la première vacance. »

A la première vacance, un certain Ycese fut nommé ; à la seconde, ce fut le tour de quelque Ygrec ; puis suivit la série des *et cœtera*. Nos postulants accoururent à l'Inspection académique : « Prenez patience, leur dit-on : Ycese avait ceci, Ygrec faisait valoir cela, il fallait déplacer les *et cœtera* qui s'étaient rendus impossibles dans leurs milieux respectifs. Vous ne perdrez rien pour attendre. » Ils s'en retournèrent, l'âme, en somme, assez quiète. Un nouveau poste de vint vacant. Ils le demandèrent tous trois. Zède l'obtint, le fameux Zède, le cancre, le vantard, Zède qui, à l'Ecole normale, appelait les bûcheurs des nigauds, s'octroyait généreusement les qualificatifs de débrouillard et d'habile et proclamait hautement qu'il arriverait avant les autres.

Cette fois les évincés n'accoururent pas : ils se précipitèrent chez le chef. Le chef n'y pouvait mais : Zède avait été demandé par le Maire, le Conseiller général l'avait poussé dur, le Député l'avait voulu et le Sénateur avait parlé de « casser les vitres ». Bref, le Préfet avait dû en passer par là et l'Inspecteur itou. De la résignation !... Et Jean s'en revint fort triste, Paul, très dépité, Pierre abasourdi. Ce dernier, cependant, fit au plus tôt provision de quelque philosophie : — On peut s'offrir ce luxe, avec deux traitements. — Il s'enferma sous sa tente d'adjoint pour n'en plus ressortir.

Jean, lui, essaya de lutter. Mais, soit défaut d'activité, d'habileté, ou de souplesse, soit insuffisance de relations, soit disette d'occasions propices, il échoua pitoyablement. Force lui fut d'abandonner la partie, à son tour, très découragé et fort marri.

Quant à Paul, il avait reçu du ciel une âme combative. Il se jeta dans la mêlée à corps perdu. Il fit démarches sur démarches. Il remua ciel et terre. Il mit tout le monde sur les dents. Ses rivaux le déchirèrent, ses amis le prônèrent. Il eut des hauts et des bas. Il vit luire les feux du port ; il les vit s'éteindre. Bref, il passa de rudes et anxieuses vacances. Finalement il n'a pas encore réussi, mais je crois bien qu'il parviendra à décrocher la timbale. Qu'il se dépêche toutefois, car il frise la quarantaine, il devient de jour en jour plus exigeant et on ne manquera pas de lui objecter bientôt, avec juste raison, qu'il a trop attendu pour débiter.

Voilà mon histoire. Elle me paraît comporter toute une série de moralités. J'en expose quelques-unes.

1° Tout n'est pas pour le mieux dans le mode actuel de recrutement des Directeurs ;

2° Cela présente de graves inconvénients ;

3° Il y aurait peut-être lieu de rechercher un autre mode de recrutement des Directeurs ;

...Nous en recauserons, si vous le voulez, la prochaine fois.

JEAN CÉTORY,
Instituteur-adjoint.

CORRESPONDANCE PÉDAGOGIQUE INTERNATIONALE

AVIS

ANNUAIRE DE LA CORRESPONDANCE INTERSCOLAIRE.

Le n° 2 de l'*Annuaire de la Correspondance scolaire internationale* « *Comrades all* » paraîtra à Pâques 1902, si un nombre suffisant de souscripteurs se font inscrire avant le 1^{er} novembre 1901.

Le montant de la souscription est fixé à 0 fr. 75 par exemplaire, port compris.

On peut se faire inscrire dès aujourd'hui et l'on est prié d'envoyer les adhésions à M. Paul Mieille, pro-

fesseur d'anglais, 59, rue des Pyrénées, Tarbes (Hautes-Pyrénées), ou à M. Mouchet, 208, rue de Bécon, Courbevoie (Seine).

Une place sera réservée dans l'*Annuaire* de 1902 aux correspondances franco-italienne et franco-espagnole. Le n° 2 comprendra donc des articles en cinq langues. Les éditeurs s'attacheront à le rendre aussi intéressant que possible et ils invitent les professeurs de langues vivantes à leur adresser, dès le mois d'octobre, avec leurs souscriptions, les travaux et lettres d'élèves — accompagnés de photographies — destinés à paraître dans l'*Annuaire*.

Nous ne saurions trop recommander à nos collègues cette intéressante publication.

Pour le Comité de la C. P. I.

G. M.

Nous insérons aujourd'hui les extraits d'une communication de M. Reduron, annoncés dans le *Manuel général* du 22 juin.

... Je n'ai qu'à me louer d'avoir eu l'idée de correspondre avec un étranger ; qu'il me soit permis d'en remercier bien vivement la direction du *Manuel général*.

C'est au commencement de 1898 que je reçus l'adresse de mon correspondant. Nous commençâmes par nous présenter l'un à l'autre. J'appris tout de suite que M. Roland G. K., ancien élève du collège de Swarthmore, enseignait le français, le latin, le grec et l'histoire à l'Ecole de Ardmore, à huit milles de Philadelphie. Nous nous sommes mutuellement renseignés sur l'organisation de l'enseignement en France et aux Etats-Unis. En certains Etats d'Amérique, comme en certaines villes de Suisse ou d'Ecosse, on est partisan de la *coéducation* : les jeunes garçons et les jeunes filles y fréquentent les mêmes écoles ; le personnel enseignant y est de même, de sexes différents ; les résultats de cette pratique, qui nous paraît étrange, sont tout à fait satisfaisants....

Pour avoir dans l'enseignement de son pays une situation plus élevée, mon correspondant résolut, en 1899, de faire son tour d'Europe. Il partit de New-York en juillet 1899 et visita successivement l'Ecosse, le Pays de Galles, l'Angleterre, l'Allemagne. Il n'avait pas à apprendre l'anglais, mais il lui fallait se fortifier en allemand. Après un bref séjour à Weimar et à Iéna, il passa l'hiver à Berlin, y suivant les cours de l'Université. Quelles lettres charmantes et pleines de renseignements il m'envoya alors, et plus tard, au printemps de 1900, de Munich ! Je désirais d'autant plus voir mon correspondant. Enfin, il m'annonça sa visite. Il vint à bicyclette de Munich à Paris, par la Belgique et le nord de la France, et après un mois passé à s'instruire à l'Exposition, il m'arriva un jeudi pluvieux, mouillé jusqu'aux os... Quelle bonne figure, ouverte et franche, reflétant le sérieux des gens honnêtes ! Nous avons passé quelques jours, trop courts à notre gré, à échanger nos impressions, lui, parlant français, moi, lui répondant en anglais. Quelles bonnes promenades sur nos jolis chemins fleuris et embaumés !

Je me représente tous les détails de nos courses : ici, nous nous sommes arrêtés pour éclaircir telle notion ; à cette place ombragée, nous nous sommes assis ; nous entendions la rivière, encaissée, cachée par les taillis pendant que je lui traduais *Rip Van Winkle*....

Quand il partit, je crus voir s'éloigner un parent. Il me quitta pour le Midi, l'Italie, la Grèce où il a passé l'hiver de 1900-1901 ; actuellement il est revenu à Munich.

M. Reduron a bien voulu copier, pour le *Manuel*, deux lettres de son correspondant. Voici textuellement la plus courte. On verra que le français de M. K... est fort acceptable.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu, il y a quelques jours, et votre lettre et

les miennes corrigées, et il me fait grand plaisir d'apprendre que l'avancement de ma visite ne vous dérangera pas. Je vous écrirai plus tard le jour où j'arriverai à Ferrières, car quand on voyage à bicyclette, on n'est jamais sûr d'avoir beau temps, et le mauvais temps empêche le voyage.

« J'ai passé quatre semaines (moins un jour) à Paris, et je partirai après-demain. Je l'aime, cette grande ville où il y a tant à voir et tant à faire, et surtout tant de beaux parcs. Et les forêts des environs de Paris sont belles aussi. J'ai visité Saint-Germain, Saint-Cloud, Versailles, Vincennes, Fontainebleau, Chantilly, et à chacun de ces endroits il y a une belle forêt. Nous en avons en Amérique aussi et de beaucoup plus grandes, mais elles sont encore sauvages, il n'y a presque pas de sentiers; on a la véritable nature sauvage, mais ce n'est pas si commode à visiter. Néanmoins, j'aime mieux les forêts sauvages que les forêts cultivées, il faut l'avouer. Mais j'aime les deux sortes.

« Trois semaines seulement nous séparent, mon ami! Et alors le plaisir de nous voir.

« Votre tout dévoué,

« ROLAND G. K. »

Pour copie :

G. M.

RÉVUE DE LA PRESSE

Examen et examinateurs.

Dans une de ses dernières « lettres à Françoise » parues dans le *Temps*, M. Marcel Prevost, qui s'y révèle éducateur de premier ordre, expose ses idées sur les examens, idées fort justes selon nous. Les voici en substance :

La doctrine moderne est que l'examen est absurde, journaux et revues s'appliquent à les propager. C'est là faire preuve d'ignorance des choses pédagogiques et de manque de réflexion. Peut-être l'importance du résultat est-il exagéré dans les mœurs scolaires; peut-être le programme de tel examen doit-il être remanié; mais avec ces défauts inhérents à l'application plus qu'au principe, l'examen demeure un précieux adjuvant d'étude, et c'est chimère que d'en rêver la suppression.

Le principe de l'examen est excellent; c'est celui de l'inventaire. En matière d'instruction comme en matière de commerce, il faut, de temps en temps, dresser son bilan, se rendre compte de ce que l'on a acquis. Or, pour cela, allez-vous vous fier à l'écouleur, à l'étudiant? Il faut que cet inventaire soit dicté par le maître et cela le plus souvent possible, de façon que l'élève sache à toute heure où il en est, et puisse mettre de l'ordre dans le tas des notions acquises au jour le jour.

L'examen est aussi une « alerte ». Nous citons, sans en rien retrancher, ce passage.

Vous savez, Françoise, ce qu'est l'alerte... Au milieu de la nuit, le clairon sonne à l'improviste dans le quartier endormi... Vite, les hommes se lèvent, s'habillent, s'équipent; on selle les chevaux; la section, la batterie, le régiment s'assemblent... Cela ne va pas sans bousculade: tous les vices d'ordre, toutes les maléfactions apparaissent. L'organisme, brusquement secoué résiste de toutes ses forces d'inertie; mais l'alerte permet de juger la qualité d'effort et d'exécution que le régiment possède réellement à l'état disponible... Eh bien! pour l'étudiant, pour l'étudiante, l'examen est cette alerte. Même préparé, même à date fixe, le tête à tête avec l'examineur force l'élève à ramasser soudain, devant la question à brûle-pour-

point, tout son disponible de pénétration, de mémoire, de science, d'éloquence. Et cette rencontre est, en somme, assez analogue aux futures circonstances de la vie, où il faudra effectivement utiliser tout d'un coup ce même disponible. Quiconque a passé des examens — et quel Français n'en a pas passé un grand nombre? — se rappelle telle ou telle question inattendue, qui lui révéla son ignorance sur un point qu'il croyait parfaitement posséder... Le maître ordinaire, le pédagogue qui vous enseignèrent ne peuvent pas suppléer à ces alertes. Dans l'escrime intellectuelle comme dans celle des salles d'armes, il y aura toujours la leçon et l'assaut; et l'assaut n'est profitable qu'avec des adversaires inaccoutumés.

Ainsi donc l'examen en soi est un utile et ingénieux auxiliaire de l'enseignement.

Comment alors se fait-il que tant de gens, et parmi eux de bons esprits, lui soient opposés? C'est que le principe est appliqué à faux, que l'on perd de plus en plus de vue l'objet proposé, ou plutôt, que l'on confond le moyen et le but.

Nous ne pouvons renoncer au plaisir de placer sous les yeux de nos lecteurs le portrait d'une examinée et celui de son examinateur, finement tracé par M. Marcel Prevost. Il s'agit, bien entendu, du brevet. On pourrait donner un titre à ce tableau, l'odyssée d'une candidate :

M^{lle} Alexandrine F... ressemblait à certaines paysannes du Berry: petit visage aux traits indécis, au teint brouillé... gestes gauchés et manqués... Vêtue d'une robe vert olive et coiffée d'un chapeau de velours sous lequel son front suait à gouttes pressées, Alexandrine s'isolait volontiers pour rouvrir fiévreusement ses cahiers et ses manuels; courbée en deux sur les pages, on voyait qu'elle combait à la hâte les failles de sa science, qu'elle mastiquait tant bien que mal les fissures de sa mémoire, comme un entrepreneur en retard à la veille de l'inauguration... J'avais envie d'aller à elle, de lui ôter des mains son compendium, de lui dire: « Mais reposez-vous donc, ma petite!... L'appoint de connaissances que vous acquerez actuellement est nul, et vous dépensez une force nerveuse qui vous fera cruellement défaut tout à l'heure... » Cette revision suprême de ses pauvres connaissances l'absorbait à ce point qu'elle n'entendait pas l'appel de son nom quand arriva son tour d'être examinée... Il fallut qu'une de ses compagnes la secourût par le bras, la réveillât comme d'un pesant sommeil, pour qu'elle se rappelât où elle était, qu'elle s'en vint, trébuchante et l'œil écarquillé, jusqu'au tribunal scientifique où le juge, déjà, s'impatience...

Au regard qu'il dirigea sur Alexandrine, je compris que les choses allaient tourner ardemment pour la candidate... Ce fut un regard presque hostile — le regard de l'homme excédé à qui l'on vient de voler une minute de son temps — et tout de suite après j'observai une détente ironique de la physionomie qui signifiait: « Toi, je vais te faire un peu payer ma fatigue et mon ennui; nous allons nous distraire... » Hélas! tant qu'il y aura des juges et des examinateurs, pourquoi faut-il que certains candidats et certains prévenus soient infailliblement des bêtes noires, des souffre-douleur sur lesquels professeur et magistrat « passent leurs nerfs » sans s'imaginer un instant qu'ils pèchent contre l'équité?...

Alexandrine faisait un effort pénible pour sourire, gracieusement et humblement, à son bourreau... Une grimace déplaisante résultait de cet effort.

— Veuillez, mademoiselle, dit l'examineur d'un ton extrêmement poli, m'expliquer la division en classes des arthropodes?

Le visage d'Alexandrine se décomposa: il s'y peignit un véritable désespoir. Les arthropodes! quelle question allait-on dénicher pour elle!... Elle fit cependant un effort, ramassa tout ce qui lui restait de lucidité et de salive, murmura:

— Les arthropodes... les arthropodes... sont, les hannetons... les écrevisses... et les... (un temps; puis, piteusement): et les hannetons.

L'examineur sourit sèchement et répliqua :

— Non, mademoiselle...

Ce « non » brusque acheva de désarçonner la pauvre fille. Il y eut un silence douloureux. Alexandrine reprit d'une voix de détresse :

— Les hannetons... les écrevisses... et les... crustacés... sont des arthropodes.

L'examineur se contenta de hausser les épaules. Puis, prenant son couteau à papier de buis, il se mit à l'examiner de tout près, comme si c'eût été un objet d'art extrêmement curieux. Alexandrine, plus à l'aise maintenant qu'il ne la regardait plus, reprit un peu d'assurance.

— Les hannetons, proféra-t-elle, — sans s'apercevoir que les spectateurs eux-mêmes commençaient à ricaner lâchement, — sont des insectes qui passent successivement par plusieurs métamorphoses. Ils sont d'abord œuf, puis larve, puis nymphe, puis insecte parfait... L'œuf du hanneton...

Elle continua ainsi, d'abord troublée, peu à peu avec une volubilité et une assurance croissantes, décrivant d'un ton de récitation, les métamorphoses du hanneton. Elle ne s'arrêta qu'au bout de sa science.

— C'est tout ? demanda l'examineur d'un ton détaché.

Elle fit signe que oui — que c'était bien tout.

— Vous apprenez des manuels par cœur, mademoiselle, déclara l'homme au coupe-papier. Mais le morceau que vous venez de me réciter n'a aucun rapport avec ce que je vous demandais... (Il dessina lentement une note sur la feuille placée devant lui.) Voyons... Voulez-vous me dire ce qui se passe quand vous ajoutez un même nombre aux deux termes d'une fraction ?

Cette fois, ce fut la débâcle de la triste Alexandrine. Elle essaya bien d'énoncer quelques théorèmes sur les fractions, mais on l'arrêta net, la ramenant au cas spécial proposé, qu'elle était évidemment hors d'état de traiter... On en vint à la physique : elle dit quelques mots du prisme à réflexion totale, mais s'embrouilla dans le dessin explicatif du phénomène, qu'on exigea d'elle. Et quand le : « Je vous remercie » traditionnel eût été prononcé, elle garda juste assez de forces pour aller se trouver mal dans les bras de ses maîtresses et de ses compagnes...

Voilà, dit en finissant M. H. Prévost, le vice cruel des examens publics et de leurs programmes. Cette pauvre fille a évidemment une culture primaire très ample ; elle est considérée comme une bonne élève dans son école ; cependant elle sera refusée parce que, faute de souplesse d'esprit et de toupet, elle a mal répondu sur le prisme à réflexion totale, sur un point très spécial de la théorie des fractions et sur les arthropodes. Or, les arthropodes et le prisme à réflexion totale sont absolument ignorés de la plupart des gens cultivés, l'époque de leurs examens révolue. Des fractions, l'on connaît à peu près la pratique des opérations et c'est tout... Donc il est pratiquement inutile de savoir ces trois questions ; donc on a tort d'examiner et surtout de refuser là-dessus. Nous nous permettons d'ajouter que nous n'avons jamais entendu poser, sur la physique ou l'histoire naturelle, de questions aussi difficiles relativement que celles imaginées par M. Prévost. Les poserait-on d'ailleurs, que très vraisemblablement l'aspirante qui n'y répondrait mot ne serait pas refusée pour cela. Hélas ! il y a beau temps qu'on n'ajourne plus les examens que l'émotion (?) rend muettes. Et c'est pourquoi le brevet élémentaire n'a pas aujourd'hui beaucoup plus de valeur que le certificat d'études primaires.

La réforme orthographique en Allemagne.

Nos lecteurs savent que l'empereur Guillaume a provoqué la réunion à Berlin d'un congrès

ayant pour objet l'étude des moyens de simplification et d'unification de l'orthographe de la langue allemande. L'Autriche y a participé ; la Suisse s'est abstenue.

Nous apprenons par l'*Ecole nouvelle* que ce congrès a été fort timide. Il n'a guère voté que la suppression de la lettre H dans les mots où elle ne sonne point, tels que Thür, Thor.

L'école la plus vaste du monde.

Il est probable que c'est un groupe scolaire tout récemment inauguré à Stockholm. Cette école comprend, en effet, 90 classes et peut être fréquentée par 4,000 élèves. En vue de diminuer les risques d'incendie, l'école a été bâtie uniquement en fer et en pierre. Le bois n'a été employé que pour les portes et les fenêtres. Les planchers ont été faits en béton ou en mosaïque.

La dernière élève de Pestalozzi.

L'*Educateur*, de Lausanne, signale la mort de la dernière élève de Pestalozzi, M^{me} Huber, ancienne institutrice, décédée à l'âge de 87 ans. Née à Birr, canton d'Argovie, elle fréquenta l'école de cette commune, où elle profita des leçons du célèbre pédagogue. F.

REVUE DES BULLETINS DÉPARTEMENTAUX DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

L'enseignement ménager.

Le succès de l'enseignement ménager s'affirme. La partie de cet enseignement qui se rapporte à la cuisine paraît être accueillie avec une faveur particulière.

Une élève du cours moyen rend compte d'une leçon dans une lettre qui se termine ainsi :

« J'ai bien pris note de la recette et, avec l'aide de maman, j'ai préparé une purée, ces jours derniers, à la maison. Elle a été au goût de tout le monde ; aussi papa a demandé qu'on en prépare de temps en temps et il m'a complimentée. »

« J'espère bien mériter de nouveaux éloges, car nous désirons toutes apprendre à accommoder un nouveau plat, que nos mamans ne sachent pas préparer. »
(Basses-Pyrénées).

Voici la conclusion d'un rapport adressé par une institutrice à son inspecteur primaire :

« Mes enfants ont été contentes de leur journée, et elles seraient heureuses de recommencer. Il paraît que les parents sont encore plus contents, quelques-uns m'ont déjà témoigné leur satisfaction. »
(Charente).

Quelques bons exemples.

Un petit moyen pour assurer la régularité de la fréquentation. — L'institutrice de Puy-Saint-Pierre s'est servie très habilement de l'enseignement ménager pour améliorer la fréquentation scolaire dans son école. — A la fin de février, elle fit commencer à toutes ses grandes élèves un tra-

vail (tricot de femme, au crochet) qui les intéressa beaucoup. Comme elles ne pouvaient se passer des indications et de l'exemple de leur maîtresse pour achever leur œuvre, elles prièrent leurs parents de leur permettre de continuer à fréquenter la classe jusqu'à Pâques.

Une petite cantine approvisionnée par les élèves. — 2° L'institutrice de Forville de Briançon a appris à ses élèves qui prenaient leur repas de midi à l'école, à faire la soupe et quelques plats simples pour pouvoir manger quelque chose de chaud entre les deux classes.

Un ouvroir de bienfaisance à l'école. — 3° La directrice d'école à Monétier-les-Bains a eu l'excellente idée de se faire allouer par le bureau de bienfaisance, une certaine somme qui lui a permis d'acheter de l'étoffe. Celle-ci lui a servi à faire confectionner en classe, aux heures de travail manuel, des robes d'enfant, des tabliers, des chemises, etc., qui ont été donnés ensuite aux pauvres de la localité.

Voilà de bonnes applications pratiques de l'enseignement ménager.

(Hautes-Alpes).

* *

Vœux relatifs au traitement des instituteurs.

Le Conseil départemental a émis le vœu : 1° Que le traitement de début des instituteurs et des institutrices soit augmenté et que les stagiaires reçoivent 1400 francs par an.

2° Que les promotions de classes des instituteurs et institutrices puissent avoir lieu au choix tous les trois ans; mais qu'elles aient toujours lieu au moins tous les six ans comme pour le personnel prévu aux articles 13, 16 et 20 de la loi du 19 juillet 1889, modifié par la loi du 25 juillet 1893.

(Lot).

* *

Une petite cantine scolaire.

M^{me} M..., institutrice à B..., émue à la vue des maigres repas auxquels sont condamnées ses élèves pendant l'hiver, a organisé une petite cantine scolaire, dont elle décrit ainsi le fonctionnement :

« Deux enfants désignées d'avance apportent le

matin quelques pommes de terre, deux raves, un chou, des haricots. Ces légumes sont placés dans une caisse spéciale. J'ai attendu qu'elle fût à moitié pleine avant de faire la première soupe, car une élève pouvait par oubli ou par absence ne point apporter sa contribution et il ne faudrait pas, dans ce cas, qu'il y eût interruption dans le service et que les élèves fussent privées de leur menu supplémentaire. Avec cette précaution le pot fonctionne chaque jour. Les élèves versent chacune dix centimes par mois pour l'achat de la graisse nécessaire... et c'est tout. »

M^{me} M... profite de la circonstance pour faire à ses élèves une leçon pratique d'éducation ménagère.

Son exemple est suivi par plusieurs de ses collègues du voisinage.

(Basses-Pyrénées.)

NÉCROLOGIE

Marguerite Mouchet.

Notre précédent numéro était sous presse lorsque nous est parvenue la nouvelle aussi navrante qu'inattendue du décès de notre collaboratrice, M^{me} Mouchet. Cette charmante jeune femme, aussi aimable qu'instruite et aussi bonne que spirituelle, est morte à l'âge de 34 ans, laissant dans le désespoir ses trois petites filles et son mari, M. Gaston Mouchet. Elle n'était pas seulement pour celui-ci une compagne dévouée, mais encore une collaboratrice dont nos lecteurs ont pu apprécier maintes fois la compétence, l'activité et le talent, soit à la correspondance internationale, au succès de laquelle elle a si puissamment contribué, soit dans les articles signés de son nom qu'a publiés le *Manuel général*. A ce journal où la défunte, comme son mari, comptait de fidèles amis, nous compassons de tout notre cœur à la douleur de M. Mouchet et nous adressons aux malheureuses orphelines l'expression de notre plus cordiale sympathie.

LA RÉDACTION.

CORRESPONDANCE

QUESTIONS SCOLAIRES

LOGEMENT ET INDEMNITÉ REPRÉSENTATIVE.

X. Y. à A. (Haute-Savoie).

« Quel est le nombre des pièces auxquelles a droit un instituteur adjoint, célibataire, d'école primaire supérieure ? »

Quel est le chiffre de l'indemnité représentative ? »

1. — Un instituteur adjoint, célibataire, d'école primaire élémentaire ou supérieure a droit à deux pièces dont une à feu.

(Décret du 25 octobre 1894, art. 1^{er}. — Code Pichard, page 303.)

2. — L'indemnité représentative varie avec le chiffre de la population : elle est de 90 à 150 fr. dans une commune de moins de 1 000 habitants; — de 120 à 180 fr. dans une localité de 1 001 à 3 000 habitants;

— de 150 à 240 fr. dans une ville de 3 001 à 9 000 habitants; — de 180 à 240 fr. pour une population de 9 001 à 12 000 habitants; — de 210 à 270 francs dans une ville de 12 001 à 18 000 habitants; — de 240 à 300 fr. dans une ville de 18 001 à 36 000 habitants; — de 270 à 330 fr. dans une ville de 36 001 à 60 000 habitants; — de 300 à 360 fr. dans une ville de 60 001 à 100 000 habitants; — de 360 à 480 fr. dans une ville de plus de 100 000 habitants.

(Décret du 20 juillet 1894. Code Pichard, page 302.)

FRAIS D'ÉTUDES DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES.

A. L. à P. F.

« Les fils d'instituteurs ont-ils droit à une réduction sur le prix de l'internat dans un lycée ? »

Ils ne paient que le prix de l'internat diminué du prix de l'externat libre à partir de la 6^e classe.

F. MUTELET.

VARIÉTÉS

TERRES INCONNUES

La science géographique a fait de tels progrès au cours du XIX^e siècle, les explorations ont été si nombreuses et la colonisation si active qu'on serait tenté de croire qu'il n'existe plus, sur notre planète, de terres inconnues.

Et pourtant, des milliers et des milliers de kilomètres carrés sont aussi peu connus à l'aube du XX^e siècle qu'ils l'étaient il y a dix siècles. A la vérité, nous savons l'existence de toutes les terres situées hors des régions circumpolaires ; mais nous ignorons presque tout de la géographie physique de bien des pays. Sur nos atlas, il existe encore nombre de grandes taches blanches, dans lesquelles la notation du relief est interrompue, et où les cours d'eau ne sont marqués que par un pointillé peu compromettant.

Essayons de dresser, d'après une étude récemment publiée en Allemagne, une liste de ces terres inconnues ou — ce qui revient presque au même — peu connues, de ces terres dont nous ne connaissons exactement ni le système orographique, ni le système hydrographique, de ces terres enfin qui n'ont jamais été parcourues par un voyageur au courant des exigences de la science géographique.

L'Afrique, tout d'abord, nous en fournira un contingent respectable. Sans doute, le continent noir a été, au cours du XIX^e siècle, l'objet principal des recherches géographiques. De nombreux explorateurs y ont conquis une juste célébrité ; d'autres y ont trouvé la mort et leurs ossements sont parsemés sur le sable du désert. Mais, malgré cela, combien de taches blanches la carte de l'Afrique ne présente-t-elle pas encore ?

Entre le Maroc, le Rio de Oro, la Sénégambie et la ligne marquée de Tombouctou au Touat par l'itinéraire de René Caillé, se trouve une vaste région, une fois et demie plus grande que la France et presque tout à fait inconnue. A l'est, entre l'itinéraire de René Caillé et celui de Barth, s'étend une région fort peu connue et trois fois plus grande que la France. A l'est encore, nouvelle région inconnue ayant environ 600,000 kilomètres carrés et s'arrêtant à la route des caravanes qui font le trajet de Mourzouk au Tchad. Même absence de renseignements précis sur la vaste zone comprise entre cette route des caravanes et le Nil.

On peut dire, en somme, que tout le Sahara, c'est-à-dire un territoire dix fois plus étendu que la France, est inconnu, sauf les étroites bandes parcourues du Nord au Sud par René Caillé, Barth, Nachtigall, Claperton, Rohlf, etc. Ce que nous savons du Sahara résulte des déclarations peu sûres des Arabes. C'est en procédant par voie de raisonnement que les géographes ont pu marquer sur les cartes la direction des massifs montagneux et des cours d'eau.

Le Soudan, d'accès plus facile, est mieux connu. Mais il y a encore là bien des districts qui n'ont pas jusqu'ici été explorés scientifiquement. Tel est le cas pour l'*Hinterland* du Cameroun et, plus à l'est, pour le pays des Niam-Niam, aux sources de l'Oubanghi, pour le pays des Galla et des Somali, entre le Nil et le cap Guardafui.

L'Afrique australe est mieux connue, grâce aux nombreux voyages de Cameron, de Serpa-Pinto, de Speke, de Burton et surtout de Livingstone et de Stanley. Mais bien des points sont encore inexplorés dans l'Etat indépendant du Congo, dans l'Afrique orientale et l'Afrique occidentale allemandes, dans les possessions portugaises et dans la Zambézie.

On a peine à croire que dans l'Asie, le berceau de l'humanité, dans l'Asie peuplée de 900 millions d'hommes, il y ait encore des terres inconnues. Cela paraît d'autant plus invraisemblable que, par le Nord et par le Sud, la Russie et l'Angleterre étendent les bras vers le centre de l'Asie. Et cependant les régions inconnues ne font pas défaut.

Aucun Européen n'a, par exemple, pénétré dans le centre de la massive péninsule asiatique. Un territoire six fois grand comme la France est inexploré.

Le Turkestan chinois et le désert de Gobi, c'est-à-dire une région dont la superficie est décuple de celle de la France, sont presque inconnus. Les célèbres voyageurs Prjévalsky et Sven-Hedin n'ont pu, au prix de fatigues et de dangers inouïs, y tracer que quelques itinéraires insignifiants si on les compare à la zone inexplorée. Le Népal, le Bhoutan et surtout le Tibet, dont l'entrée est interdite aux Européens, ne sont connus que d'une façon extrêmement sommaire. La région qui comprend les plus hautes montagnes du globe, le Kouen-lun, le Karakorum, l'Himalaya, et où prennent naissance les grands fleuves chinois, n'a pas encore été étudiée scientifiquement par les géographes. Moins connus encore sont l'intérieur du Kamtchatka et du pays des Tchouk-tches, à l'extrémité nord-est de la Sibérie.

L'Australie renferme de vastes terres inconnues. Les côtes et la région orientale ont été presque seules explorées. La plus grande partie de la Terre Alexandra, de l'Australie occidentale et de la Tasmanie ne sont que très sommairement connues. Il en est de même de l'intérieur de la plus grande île du monde, de la Nouvelle-Guinée. Des frontières y ont bien été tracées en vue de délimiter les possessions allemandes, anglaises et hollandaises ; mais elles sont purement fictives, n'existent que sur le papier.

Quoiqu'un flot d'émigrants de plus d'un demi-million d'hommes se déverse tous les ans sur le continent américain, et qu'une population de sang européen de 145 millions d'âmes habite cette partie du monde, l'Amérique renferme encore de vastes régions inconnues.

La plus grande partie de la Patagonie et le sud de la République Argentine, les deux tiers de la Bolivie et bien des provinces de l'Equateur, du Pérou, de la Colombie, du Vénézuéla n'ont pas encore été explorées. La situation est moins satisfaisante, si possible, dans les bassins de l'Amazone et de l'Orénoque, et on peut affirmer hardiment qu'au moins 100,000 lieues carrées sont, au Brésil, couvertes de forêts vierges dans lesquelles aucun Européen n'a pénétré. Seul, le cours des fleuves a été reconnu, et encore d'une façon très sommaire en maints endroits.

Dans l'Amérique du Nord, les explorateurs ont de la besogne pour longtemps. Nous n'avons eu quelques renseignements sur l'intérieur de l'A-

laska que grâce à la fièvre de l'or qui a suivi la découverte des placers du Klondyke. Le Canada, qui est presque aussi grand que l'Europe, n'est bien connu que dans sa partie méridionale, limitrophe des États-Unis, et le long des côtes sur l'Atlantique et le Pacifique. Le Labrador, les territoires de la baie d'Hudson, le plateau d'Athabasca, la région du lac de l'Ours et du lac des Esclaves et tout l'immense bassin du Mackenzie n'ont été parcourus que par le pied agile du chasseur de fourrures. Quant aux îles arctiques, telles que Southampton, la Terre de Baffin, Devon du Nord, Somerset, Boothia, Melville, la Terre de Bank, la Terre du Prince-Albert, on n'en connaît même pas exactement les contours.

Ces îles appartiennent déjà à la région polaire arctique, où s'étend également le Groenland, presque complètement inconnu, traversé seulement par Nansen. Grâce au célèbre voyageur scandinave, la zone polaire arctique a été parcourue selon un de ses diamètres ; mais, sur tout le reste de cette région de 8 millions de kilomètres carrés, nous n'avons que fort peu de renseignements.

Quant à la région polaire antarctique, elle est encore plus étendue et complètement inexplorée. On peut dire que 12 millions de kilomètres carrés sont pour nous absolument inconnus.

La besogne, on le voit, ne fera pas défaut aux explorateurs de l'avenir. Le ^{xx}e siècle suffira-t-il pour achever l'œuvre entreprise au ^{xv}e siècle et si ardemment poursuivie au ^{xix}e siècle ?

J. FÈVRE.

LES PETITS SOURDS-MUETS

Les petits sourds-muets, qui se parlent par signes, Dans le grand Luxembourg viennent jouer souvent, Tantôt près du bassin où naviguent les cygnes, Où les petits bateaux luttent contre le vent ;

Tantôt sur la terrasse, à l'ombre des grands arbres, Sous les verts marronniers tout ruisselants de fleurs, Autour des piédestaux où la blancheur des marbres Attire par essaims les oiseaux voyageurs.

Mais les pauvres petits ne peuvent pas entendre Le concert de ces voix qui gazouillent en chœur ; Le chant du rossignol mélodieux et tendre N'atteint pas leur oreille et n'émeut pas leur cœur.

Leur gaieté paraît triste au passant qui s'arrête : Pas de bruit, nul éclat, jamais une chanson. Dans ces corps agités, l'âme est-elle muette, Ainsi qu'une captive au fond de sa prison ?

Non, elle parle aussi, la compagne céleste, L'hôte toujours actif, bien que silencieux : Elle a, pour s'exprimer, le regard et le geste, Le langage des doigts et la flamme des yeux.

Toutes les passions que la mère Nature Allume dans ses fils, colère, joie, amour, Tout ce qui fait vibrer l'humaine créature Apparaît sur ces fronts et s'y peint tour à tour.

Deux femmes ont le soin de la troupe enfantine Et d'un geste amical la gouvernent en paix, Nobles cœurs dévoués à cette œuvre divine : Servir, instruire, aimer, sans se lasser jamais.

Les petits sourds-muets se pressent autour d'elles, Les yeux rouges de pleurs ou brillants de plaisir, Et, comme une couvée, abritent sous leurs ailes Leur crainte, leur espoir et leur jeune désir.

H. D.

LECTURES DE VACANCES

LA VIE DES ABEILLES¹

Par MAURICE METERLINCK

RÔLE DE L'HOMME DANS LA VIE DES ABEILLES. — L'homme devient véritablement le maître des abeilles, maître furtif et ignoré, dirigeant tout sans donner d'ordre, et obéi sans être reconnu. Il se substitue aux destins des saisons. Il répare les injustices de l'année. Il réunit les républiques ennemies. Il égalise les richesses. Il augmente ou restreint les naissances. Il règle la fécondité de la reine. Il la détrône et la remplace après un consentement difficile que son habileté extorque d'un peuple qui s'affole au soupçon d'une intervention inconcevable. Il viole pacifiquement, quand il le juge utile, le secret des chambres sacrées et toute la politique retorse et prévoyante du gynécée royal. Il dépouille cinq ou six fois de suite du fruit de leur travail les sœurs du bon couvent infatigable, sans les blesser, sans les décourager et sans les appauvrir. Il proportionne les entrepôts et les greniers de leurs demeures à la moisson des fleurs que le printemps répand, dans sa hâte inégale, au penchant des collines. Il les oblige de réduire le nombre fastueux des amants qui attendent la naissance des princesses. En un mot, il en fait ce qu'il veut et en obtient

ce qu'il demande, pourvu que sa demande se soumette à leurs vertus et à leurs lois car, à travers les volontés du dieu inattendu qui s'est emparé d'elles, — trop vaste pour être discerné et trop étranger pour être compris, — elles regardent plus loin que ne regarde ce dieu même, et ne songent qu'à accomplir, dans une abnégation inébranlée, le devoir mystérieux de leur race.

CHEZ L'ABEILLE, L'INDIVIDU EST ENTIÈREMENT SACRIFIÉ À L'INTÉRÊT GÉNÉRAL. — Ne nous hâtons pas de tirer de ces faits des conclusions applicables à l'homme. L'homme a la faculté de ne pas se soumettre aux lois de la nature ; et de savoir s'il a tort ou raison d'user de cette faculté, c'est le point le plus grave et le moins éclairé de sa morale. Mais il n'en est pas moins intéressant de surprendre la volonté de la nature dans un monde différent. Or, dans l'évolution des hyménoptères, qui sont immédiatement après l'homme les habitants de ce globe les plus favorisés sous le rapport de l'intelligence, cette volonté paraît très nette. Elle tend visiblement à l'amélioration de l'espèce, mais elle montre en même temps qu'elle ne la désire ou ne peut l'obtenir qu'au détriment de la liberté, des droits et du bonheur propres de l'individu. A mesure que la société s'organise et s'élève, la vie particulièrement de chacun de ses membres voit décroître son cercle. Dès qu'il y a

1. Charpentier, éditeur.

progrès quelque part, il ne résulte que du sacrifice de plus en plus complet de l'intérêt personnel, au général. Il faut d'abord que chacun renonce à des vices, qui sont des actes d'indépendance. Ainsi, à l'avant-dernier degré de la civilisation apique se trouvent les bourdons, qui sont encore semblables à nos anthropophages. Les ouvrières adultes rôdent sans cesse autour des œufs pour les dévorer, et la mère est obligée de les défendre avec acharnement. Il faut ensuite que chacun, après s'être débarrassé des vices les plus dangereux, acquière un certain nombre de vertus de plus en plus pénibles. Les ouvrières des bourdons, par exemple, ne songent pas à renoncer à l'amour, au lieu que notre abeille domestique vit dans une chasteté perpétuelle.

..

[L'essaim, une fois sorti de la ruche, n'y rentre jamais; toutes les abeilles, une à une et jusqu'à la dernière, si les circonstances sont défavorables, mourront de froid et de faim autour de leur malheureuse souveraine, plutôt que de rentrer dans la maison natale où règne pourtant l'abondance. — Pourquoi?]

Voilà, dira-t-on, ce que ne feraient pas les hommes, un de ces faits qui prouvent que, malgré les merveilles de cette organisation, il n'y a là ni intelligence, ni conscience véritables. Qu'en savons-nous? Outre qu'il est fort admissible qu'il y ait en d'autres êtres une intelligence d'une autre nature que la nôtre, et qui produise des effets très différents sans être inférieurs, sommes-nous, tout en ne sortant pas de notre petite patrie humaine, si bons juges des choses de l'esprit? Il suffit que nous voyions deux ou trois personnes causer et s'agiter derrière une fenêtre, sans entendre ce qu'elles disent, et déjà il nous est bien difficile de deviner la pensée qui les mène. Croyez-vous qu'un habitant de Mars ou de Vénus, qui, du haut d'une montagne, verrait aller et venir par les rues et les places publiques de nos villes, les petits points noirs que nous sommes dans l'espace, se formerait au spectacle de nos mouvements, de nos édifices, de nos canaux, de nos machines, une idée exacte de notre intelligence, de notre morale, de notre manière d'aimer, de penser, d'espérer, en un mot, de l'être intime et réel que nous sommes? Il se bornerait à constater quelques faits assez surprenants, comme nous le faisons dans la ruche, et en tirerait probablement des conclusions aussi incertaines, aussi erronées que les nôtres.

En tout cas, il aurait bien du mal à découvrir dans « nos petits points noirs » la grande direction morale, l'admirable sentiment unanime qui éclate dans la ruche. « Où vont-ils? se demanderait-il, après nous avoir observés durant des années ou des siècles; que font-ils? Quel est le lieu central et le but de leur vie? Obéissent-ils à quelque dieu? Je ne vois rien qui conduise leurs pas. Un jour ils semblent édifier et amasser de petites choses, et le lendemain les détruisent et les éparpillent. Ils s'en vont et reviennent, ils s'assemblent et se dispersent, mais on ne sait ce qu'ils désirent. Ils offrent une foule de spectacles inexplicables. On en voit, par exemple, qui ne font pour ainsi dire aucun mouvement. On les reconnaît à leur pelage plus lustré; souvent aussi ils sont plus volumineux que les autres. Ils occupent des demeures dix ou vingt fois plus vastes, plus ingénieusement ordonnées et plus riches que les

demeures ordinaires. Ils y font tous les jours des repas qui se prolongent durant des heures et parfois fort avant dans la nuit. Tous ceux qui les approchent paraissent les honorer, et des porteurs de vivres sortent des maisons voisines et viennent même du fond de la campagne pour leur faire des présents. Il faut croire qu'ils sont indispensables et rendent à l'espèce des services essentiels, bien que nos moyens d'investigation ne nous aient point encore permis de reconnaître avec exactitude la nature de ces services. On en voit d'autres, au contraire, qui, dans de grandes cases encombrées de roues qui tourbillonnent, dans des réduits obscurs, autour des ports et sur des petits carrés de terre qu'ils fouillent de l'aurore au coucher du soleil, ne cessent de s'agiter péniblement. Tout nous fait supposer que cette agitation est punissable. On les loge, en effet, dans d'étroites huttes, malpropres et délabrées. Ils sont couverts d'une substance incolore. Telle paraît être leur ardeur à leur œuvre nuisible ou tout au moins inutile, qu'ils prennent à peine le temps de dormir et de manger. Leur nombre est au premier comme mille est à un. Il est remarquable que l'espèce ait pu se maintenir jusqu'à nos jours dans des conditions aussi défavorables à son développement. Du reste, il convient d'ajouter que, hormis cette obstination caractéristique à leurs agitations pénibles, ils ont l'air inoffensif et docile et s'accommodent des restes de ceux qui sont évidemment les gardiens et peut-être les sauveurs de la race.

..

[L'auteur démontre que la constatation d'une intelligence réelle chez l'abeille est d'un grand intérêt philosophique pour l'homme.]

Mais, dira-t-on, que nous importe que les abeilles soient plus ou moins intelligentes? Pourquoi peser ainsi, avec autant de soin, une petite trace de matière presque invisible, comme s'il s'agissait d'un fluide dont dépendissent les destinées de l'homme? Sans rien exagérer, je crois que l'intérêt que nous y avons est des plus appréciables. A trouver hors de nous une marque réelle d'intelligence, nous éprouvons un peu de l'émotion de Robinson découvrant l'empreinte d'un pied humain sur la grève de son île. Il semble que nous soyons moins seuls que nous ne croyons l'être. Quand nous essayons de nous rendre compte de l'intelligence des abeilles, c'est en définitive le plus précieux de notre substance que nous étudions en elles, c'est un atome de cette matière extraordinaire qui, partout où elle s'attache, a la propriété magnifique de transfigurer les nécessités aveugles, d'organiser, d'embellir et de multiplier la vie, de tenir en suspens, d'une manière plus frappante, la force obstinée de la mort et le grand flot inconsideré qui roule presque tout ce qui existe dans une inconscience éternelle.

Si nous étions seuls à posséder et à maintenir une parcelle de matière en cet état particulier de floraison ou d'incandescence que nous nommons l'intelligence, nous aurions quelque droit de nous croire privilégiés, de nous imaginer que la nature atteint en nous une sorte de but; mais voilà toute une catégorie d'êtres, les hyménoptères, où elle atteint un but à peu près identique. Cela ne décide rien si l'on veut, mais le fait n'en occupe pas moins un rang honorable

parmi la foule de petits faits qui contribuent à éclairer notre situation sur cette terre. Il y a là, d'un certain point de vue, une contre-épreuve de la partie la plus indéchiffrable de notre être, il y a là des superpositions de destinées que nous dominons d'un lieu plus élevé qu'aucun de ceux que nous atteindrons pour contempler les destinées de l'homme. Il y a là, en raccourci, de grandes et simples ligues que nous n'avons jamais l'occasion de démêler ni de suivre jusqu'au bout dans notre sphère démesurée. Il y a là l'esprit et la matière, l'espèce et l'individu, l'évolution et la permanence, le passé et l'avenir, la vie et la mort, accumulés dans un réduit (la ruche) que notre main soulève et que nous embrassons d'un coup d'œil; et l'on peut se demander si la puissance des corps et la place qu'ils occupent dans le temps et l'espace modifient autant que nous le croyons l'idée secrète de la nature, que nous nous efforçons de saisir dans la petite histoire de la ruche, séculaire en quelques jours, comme dans la grande histoire des hommes dont trois générations débordent un long siècle.»

UN PEU DE TOUT & DE PARTOUT

ÉPITAPHES ALLEMANDES. — Si quelque éditeur s'avise un jour de commencer une anthologie d'épithèmes, il ne devra point négliger, dit la *Revue Mame*, l'un des derniers numéros de la *Freie Presse*. On y trouve, en effet, un certain nombre d'inscriptions et de poèmes funèbres qu'un touriste a recueillis, au hasard de ses voyages et de sa fantaisie, dans les cimetières allemands. La plupart de ces épithèmes sont d'une grâce touchante et toute germanique. Telle cette inscription sur la tombe d'une jeune fille: « Un ange s'est envolé au ciel; sa dépouille est restée. Ici il n'y a rien de mort que le bonheur de ses parents. »

Mais quelques-unes étonnent par leur ton ironique; ce n'est plus la *Gemüthlichkeit* des sensibles et naïves Gretchen; c'est, appliqués à des sujets macabres, la philosophie joviale et le *Witz* un peu lourd des antiques bourgeois de Nuremberg. On lit sur une tombe: « Le chemin de l'éternité — n'est vraiment pas si long. — Parti à sept heures, — il y est arrivé à huit. » C'est ainsi que des amis ont commémoré le décès d'un charpentier, victime, sur sa route, d'un accident de voiture.

D'autres amis, car il n'y a que des amis pour vous jouer de pareils tours, ont gravé sur la stèle d'un défunt homme de lettres: « Ci-gît un brave homme, — le meilleur qu'on puisse imaginer. — Il se privait du sommeil — pour le procurer à autrui. » Dans un cimetière de campagne, une tombe est ornée d'un bas-relief, de facture rustique, où l'on voit un paysan encorné par un taureau furieux; au-dessous du bas-relief, une légende taillée dans la pierre fait ainsi parler le *de ejus*: « C'est un coup de corne de bœuf qui m'a envoyé au ciel. — Il m'a fallu en mourir sur-le-champ et quitter femme et enfant. — Et dire que c'est par toi que je suis entré en possession de l'éternel repos, sale bête, va! » (Nos lec-

teurs excuseront ce langage un peu vif; mais il n'y a pas d'autre moyen de traduire la violente indignation du *Du Rindvieh*, du! qui termine le texte original.)

Enfin, sur la tombe d'un époux, est gravée cette sentence, assez peu respectueuse en somme pour l'institution du mariage, si le comique n'en est point involontaire: « Ici repose en Dieu F. K., qui vécut vingt-six ans comme homme et trente-sept ans comme mari. »



LES PRÉNOMS ET LEUR PORTÉE. — De même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous disons sans nous en rendre compte des choses fort aimables aux petites filles ou seulement à notre bonne en les appelant par leur prénom. Ces prénoms ont parfois par eux-mêmes une signification assez claire: Béatrice, Angélique, Constance et Aurore, par exemple. Point n'est besoin d'avoir fait des études très poussées pour comprendre ce que ces vocables-là signifient. Il suffit également d'être tant soit peu frotté de grec pour savoir que Catherine veut dire la *Chaste*, Sophie la *Savante* et Doris la *Bien Pourvue*. Mais voici des noms féminins dérivés de l'hébreu et dont la signification est généralement moins connue: Anna signifie la *Chère*, Aline la *Majestueuse*, Elisabeth celle qui est *louée de Dieu*, Gabrielle la *Divine*, Jeanne celle qui est *chère à Dieu*, Esther la *Brillante*, Sarah la *Dominatrice*, Suzanne la *Pure*, Sidonie la *Pêcheresse*, Ruth l'*aimable* et Rebecca la *Bien nourrie*. Peu connue également, la signification des noms suivants, d'origine germanique: Albertine la *Fameuse*, Berthe la *Lumineuse*, Brigitte la *Rayonnante*, Emma l'*Amie de la maison*, Mathilde l'*Héroïne*, Mina la *Gracieuse*, Gisèle la *Compagne*, Henriette la *Bonne Maître* de maison.

(Journal des Débats.)



L'ODEUR DE LA TERRE. — Tout le monde sait que la terre humectée ou fraîchement remuée, dégage une odeur particulière, dont on a souvent recherché la cause sans y réussir d'une manière absolument satisfaisante. La revue *Knowledge* a publié sur ce sujet un travail qui signale l'intéressant *Magasin pittoresque*. D'après l'auteur de cette notice, cette odeur est due à la présence de bactéries qui ont été étudiées dans ces derniers temps, les *cladotrix odorifera*, qui se trouvent dans la terre, massées en colonies d'une apparence d'un blanc laiteux. Individuellement, les bactéries sont incolores, en forme de cordon; elles augmentent numériquement en se subdivisant d'une façon continue en deux dans le sens de leur longueur, et produisent une substance qui, en se volatilissant, donne l'odeur spéciale que l'on connaît.

La *cladotrix odorifera* est capable de résister à des périodes prolongées de sécheresse; son développement s'arrête alors, mais sa vitalité reste latente et l'arrivée de l'eau suffit à lui rendre sa vigueur.

Pourtant l'humidité est une condition nécessaire de sa vie active; c'est pourquoi, sans doute, l'odeur de la terre est surtout perceptible après la

pluie; du reste, le produit odorant sécrété se comporte comme l'eau pour la vaporisation. De même, l'odeur plus nette pour la terre fraîchement remuée s'expliquerait par le fait que la terre est plus humide dans les couches sous-jacentes et que, ces couches étant amenées à l'air, il se produit une évaporation plus active.



LA POPULATION D'ALGER. — D'après le dernier recensement, la population d'Alger atteignait 98,017 habitants, en légère augmentation sur le recensement de 1896.

Au point de vue de la nationalité, la population se répartit ainsi :

Français d'origine: nés en France, 14,453; nés en Algérie, 18,640; étrangers naturalisés, 6,393; israélites, 10,822; sujets français (Arabes, Kabyles, Mozabites), 26,848; Tunisiens et Marocains, 373; Espagnols, 12,472; Italiens, 3,713; autres nationalités, 2,303.



L'ART DE RENDRE AGRÉABLES LES ATELIERS. — Les cigariers espagnols sont nombreux à New-York et leurs directeurs tiennent beaucoup à ces ouvriers, généralement sobres et actifs. Pour leur rendre le travail agréable, les patrons ont trouvé un moyen original. A chaque atelier, ils ont attaché un lecteur qui s'assied au milieu des cigariers et lit, à haute voix, un journal du matin, puis des romans ou des poésies castillans.

L'ordre est parfait dans les ateliers, grâce, disent les directeurs, à l'attention que les artisans prêtent aux lectures.



LES GRANDES PUISSANCES UNIVERSELLES. — Voici, d'après une récente statistique, la population et l'étendue des six grandes puissances sur tout le globe terrestre, c'est-à-dire avec leurs colonies :

Angleterre, 420 millions d'habitants; 32 millions de kilomètres carrés.

Chine, 400 millions d'habitants; 23 millions de kilomètres carrés.

Russie, 140 millions d'habitants; 14 millions de kilomètres carrés.

France, 110 millions d'habitants; 12 millions de kilomètres carrés.

Etats-Unis du Nord-Amérique, 95 millions d'habitants; 11 millions de kilomètres carrés.

Allemagne, 60 millions d'habitants; 5 millions de kilomètres carrés.



A QUAND LA DISPARITION DU PAPIER, FAUTE DE MATÉRIAUX. — L'emploi de pâte de bois pour la fabrication du papier-journal est tellement considérable en Amérique, qu'on s'est déjà préoccupé de ce qui arrivera, lorsque les immenses forêts du Canada et de la Sibirie appartiendront au passé, c'est-à-dire auront disparu.

Pour la publication de chacun des grands journaux de New-York, Chicago et Philadelphie, il

faut abattre chaque année 1.500.000 arbres, ce qui équivaut à un terrain de 10.000 hectares. (Cela ne ferait que 150 arbres par hectare, on voit que le terrain n'est pas cher dans ces pays!)

L'édition de Noël d'un journal américain a consommé 300.000 kilogrammes de papier, produit de 200.000 rondins du Canada. Les Etats-Unis ont plus de 20.000 journaux, dont l'existence dépend des sapins du Canada. La province de Québec seule fournit annuellement 500.000 tonnes de papier.

(Le Papier.)



UN CANAL TRANSEUROPEEN. — Le journal hongrois *Pester Lloyd* nous fournit d'intéressants renseignements sur le projet de canal transeuropéen dont l'initiative serait due, affirment les gens bien informés, à l'empereur Guillaume II lui-même.

Ce canal, reliant Stettin, sur l'Oder, au port de Fiume, situé dans le golfe de Quarnero, sur l'Adriatique, couperait l'Europe en deux par une ligne suivant presque exactement la direction nord-sud.

Son développement serait de 2240 kilomètres, ce qui en ferait le plus grand canal du monde.

En réalité, il n'y aurait à creuser que 485 kilomètres environ, les quatre cinquièmes à peu près du canal projeté devant utiliser des voies navigables déjà existantes. C'est précisément cette raison qui milite en faveur de la prompte réalisation de l'entreprise, dont les frais seraient relativement assez peu élevés.

De Stettin à Kosel, en Silésie, et même jusqu'à Oderberg, on utiliserait le cours de l'Oder. Puis le canal serait percé de façon à aboutir à Komorn sur le Danube, suivrait la Save, de Hukovar à Sissek, et la Kulpa jusqu'à Karlstadt. De ce dernier point au port de Fiume, la nouvelle voie serait très facile à établir, sauf la courte traversée d'un contrefort des Alpes Juliennes.



LES PLUS HAUTS APPOINTEMENTS. — Une jeune collaboratrice du journal américain *World*, Miss Kate Carew, vient d'interviewer l'homme du monde qui touche annuellement les appointements les plus élevés. Cet heureux « salarié » s'appelle M. C. M. Schwab. Il est directeur du trust des aciers Carnegie Morgan et encaisse annuellement à ce titre un million de dollars, chiffre fixé! Si M. Schwab est l'employé le mieux rétribué du Nouveau Monde et de l'ancien, il est aussi l'un des plus occupés et des plus pressés. Aussi n'a-t-il pu accorder à Miss Carew que quelques minutes d'entretien. Il faisait la réponse aux questions qu'elle lui posait avant que ces questions mêmes fussent complètement posées : « Quel âge avez-vous? demandait la rédactrice du *World*. — Trente-huit ans. — Où êtes-vous?... — A Blair County, Pensylvanie. — Où êtes-vous allé à l'école?... — A Blair County. — A quel âge avez-vous quitté l'école?... — A dix-huit ans. — Quelle était alors votre ambition?... — Esprit mécanique. Voulais être ingénieur-mécanicien. — Quelle fut votre première...? — Employé chez un épicier. (Eclats de rire bruyants.) — C'était dur?... — Restai six semaines. Dur, oui. — Vous étudiez en

dehors ? — Oui, promenades dans fabriques voisines. Perdais pas mon temps. — Et comment êtes-vous entré dans l'industrie de l'acier ? — Hasard. Connaissance d'un ingénieur. M'adopta, me poussa, me placa. — Et puis ?... — Rencontrai M. Carnegie, fondai usines de Homestead. Difficultés. Travail. Succès. Aujourd'hui, président de la Compagnie Carnegie. — L'industrie de l'acier s'accorde donc plus spécialement que toute autre avec vos talents personnels ? — Talents ? N'ai pas de talents. Travaille seulement, travaille à mort. — Quel est le secret de votre réussite ? — Travail, travail, travail ! — Aimez-vous la campagne. — Pas le temps, Made-moiselle. — Les théâtres ? — Pas le temps, pas le temps. — Le cheval ? — Ah ! sapristi, Made-moiselle, pas le temps, toujours pas le temps. » Et M. Schwab courut rattraper le temps précieux qu'il venait de perdre en vains bavardages.



LES « CANARDS ». — Savez-vous qu'elle est l'origine du mot « canard » appliqué à la fausse nouvelle ?

Un membre de l'Académie de Bruxelles, Cornelissen, en est l'inventeur. Mis en veine d'imaginations ridicules par les journaux auxquels il était abonné, en voulant renchérir sur eux tous peut-être aussi leur donner une leçon, Cornelissen fit raconter par l'un d'eux l'expérience suivante, bien propre à démontrer l'étonnante voracité du canard :

On avait réuni vingt de ces volatiles. L'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes, son bec, ses pattes et servi aux dix-neuf autres, qui l'avaient gloutonnement avalé. L'un de ces derniers, à son tour, avait servi de pâture aux dix-

huit survivants, et ainsi de suite, jusqu'au dernier, qui, dans un temps déterminé et fort court, se trouvait avoir dévoré ses dix-neuf camarades.

Tout cela, spirituellement raconté, obtint un succès qui dépassa l'espérance de l'auteur. L'histoire répétée de proche en proche par tous les journaux, fit rapidement le tour de l'Europe. Elle y était à peu près oubliée depuis une vingtaine d'années, quand elle nous revint d'Amérique flanquée d'un procès-verbal d'autopsie du dernier des vingt canards, chez qui on avait constaté de graves lésions de l'œsophage. E.

ACTES OFFICIELS

CONCERNANT L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

PERSONNEL — NOMINATIONS

Ecoles normales primaires

INSTITUTRICES.

Directrice d'école annexe.

7 août. — M^{me} Moine, directrice de l'école annexe à l'école normale de Clermont, est admise, sur sa demande, à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Ecoles primaires supérieures.

GARÇONS

Professeur.

M. Moine, professeur à l'école primaire supérieure de Clermont, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

FILLES.

Professeur.

7 août. — M^{me} Pinlard, née Bach (Caroline), maîtresse-répétitrice à l'école Edgar-Quinet, est nommée professeur (5^e classe) à ladite école, en remplacement de M^{me} Tauber, démissionnaire.

Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

NOUVEAU LIVRE

DE

MORALE PRATIQUE

LIVRE DE LECTURE COURANTE

A L'USAGE DES COURS MOYEN ET SUPÉRIEUR

Par G. MANUEL

La Famille — La Patrie — Solidarité — Devoirs envers les animaux — Les habitudes morales, hygiène et tempérance — Emploi du temps et des biens ; nécessité et dignité du travail — Devoirs des écoliers — Respect de la vérité, modestie, fermeté d'âme, prudence, patience, discipline, etc. — La Justice.

Un volume in-16, contenant 165 récits extraits d'écrivains français et étrangers, avec un grand nombre de gravures inédites, cartonné. . 1 fr.

CRAIE ET PASTEL ROBERT

Durieu, rue Broca, 156, Paris; Succ^r de F. Jacquier et C^{ie}, R. Faustin-Hélie. — Craie « Robert » pour tableaux, tailleurs et billards. Tableaux ardoises naturelles et factices. Remise aux membres du corps enseignant.

ORGUES D'ALEXANDRE

81, Rue La Fayette, PARIS
ORGUES-HARMONIUMS, depuis 100 fr. jusqu'à 8,000 fr.

GRAND-PRIX
PARIS 1900

TROIS ANS DE CREDIT
ENVOI FRANCO
sur demande, du Catalogue illustré.

VACANCES

PÊCHEURS vous ferez des pêches miraculeuses avec le précieux appât l'OLÉAGINE du capitaine Holthondo, qui attire tous poissons en mer ou en rivière et le *Vade Mecum* contenant recettes secrètes pour pêcher. Le tout est envoyé franco contre mandat de 4 fr., adressé à CHARLES, 6, rue de la Terrasse, Créteil (Seine).



Contre la **CONSTIPATION**
et ses conséquences:

PURGATIFS, DÉPURATIFS
— ANTISEPTIQUES —

EXIGER les VERITABLES

avec l'*Etiquette* ci-jointe en 4 couleurs

et le **NOM du DOCTEUR FRANCK**

1⁵⁰ (1/2 B^{te} (50 grains); 3 fr. la B^{te} (105 grains).

Notice dans chaque Boîte. TOUTES PHARMACIES

PETITES ANNONCES

Pour répondre au désir souvent exprimé par bon nombre de nos lecteurs, nous ouvrons à leur usage, dans nos colonnes, une rubrique de « Petites Annonces », où nous insérerons celles qu'ils jugeront utile de nous envoyer, au prix de 10 centimes par mot.

Prière de joindre, en mandat ou timbres-poste, le montant de l'insertion calculé sur ce tarif, avec le texte de l'annonce à insérer.

L'Administration du *Manuel Général* se réserve le droit de refuser purement et simplement, sans en donner de motifs, les annonces qu'il ne lui conviendrait pas d'insérer.

Privilege réservé à nos abonnés d'un an : 20 mots gratuits.

(*) Pour répondre aux « Petites Annonces » dans lesquelles il n'est pas indiqué

M. G. 10

15
cent.

d'adresse, nos lecteurs n'ont qu'à écrire leur proposition, la glisser sous une enveloppe, inscrire sur le côté gauche de cette enveloppe le **Numéro** de

l'annonce et coller sur l'autre côté un timbre de 15 centimes (conformément au modèle A), puis envoyer le tout dans une

Administration **15 cent.**
du « *Manuel Général* »
Service de la Publicité
79, Bd St-Germain

On demande dans Internat de jeunes filles : 1^{re} Maîtresse interne, diplôme élémentaire, certificat d'aptitude pédagogique, si possible, très habituée aux jeunes élèves et aux méthodes d'enseignement appliquées dans les écoles publiques; — 2^e Econome-surveillante interne, 30 à 40 ans — non diplômée.

M. G. 64.

On demande institutrice brevetée, ayant enseigné, pour classe élémentaire, M^{me} CONQUET, institution, à Corbeil (Seine-et-Oise).

M. G. 65.

Institution de Jeunes Filles demande Maîtresse, vingt ans au moins. Brevet supérieur, ayant déjà enseigné de préférence.

M. G. 66.

Maîtresse brevetée, ayant diplôme, fin d'études secondaires, 3 ans d'Allemagne, parlant allemand, anglais, de mande place institution ou école.

M. G. 67.

Une Prévoyance de l'Enseignement libre et laïque a été formée. Elle organise un Office de placement gratuit pour le personnel des deux sexes, lequel bureau, situé 2 rue de Vauvilliers, fonctionnera à partir du 1^{er} septembre prochain.

M. G. 68.

Adjointe, Brevet élémentaire demandée de suite. Ecrire à M^{me} Bondil, institutrice, Port-de-Bouc (Bouches-du-Rhône).

M. G. 69.

Correspondance interdépartementale.

Instituteur rural, Centre, demande Correspondants pour Cours adultes et Cours certificat d'études. De préférence, mer ou frontière.

M. G. 70.

AUTOCOPISTE-NOIR Imprimez vous-même
Circulaires, Dessins, Plans, Musique, Photographie. —
Plumes et Stylographes ou contrôlé marque GAW'S (1^{re} du Monde)
SPECIMENS franco. J. DUBOULOZ, 9, B^d Poissonnière, Paris

PLUME SCOLAIRE

DE J. ALEXANDRE

CADEAU

L'Union Agricole Provençale, société d'agriculteurs, créée pour la vente de ses produits aux consommateurs, dirigée par MM. J. POURRIÈRE, TEISSIER et C^{ie}, à LANGON (B.-du-R.), offre comme *réclame sacrifiée* à titre d'échantillons, pour faire apprécier la valeur de ses huiles :

1 bidon huile, 3 kilos.
1 local olives vertes.
2 kilos savons 60/0/0.
1 corbeille figues, 1 kilo.
1 boîte 3 savonnettes parfums plus une surprise.
1 flacon eau de fleurs d'orange.

1 échantillon vin, côtes du Rhône, garanti naturel.

1 boîte café torréfié extra de 250 grammes.

1 sac pâtes alimentaires pour potage, de 250 grammes.

Logé, franco de port, par grande vitesse en gare de l'acheteur, contre la somme de **12 francs**, payable par mandat-poste après réception. Pour autres renseignements, comme pour sa représentation qu'elle offre contre fortes remises à toute personne honorable, s'adresser au Siège Social ou au fondateur et directeur : M. J. POURRIÈRE, ancien maire, Villa Seisseau, à LANGON (B^{es}-du-Rhône). **G^d Prix collectif, E^{on} de 1900.**

CREME ET POUDRE CHARMERESSE

HYGIENE et BEAUTÉ du TEINT. — **DUSSER, 1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.**
En Vente chez tous les Coiffeurs, Parfumeurs, Pharmaciens et Magasins de Nouveautés. (Envoi d'Echant. contre 25^c timbres-poste).